

Académie de billard



# Académie de billard

Un dernier regard

Texte-: Jean-Claude Carrière

Photographies-: Benoît Rajau

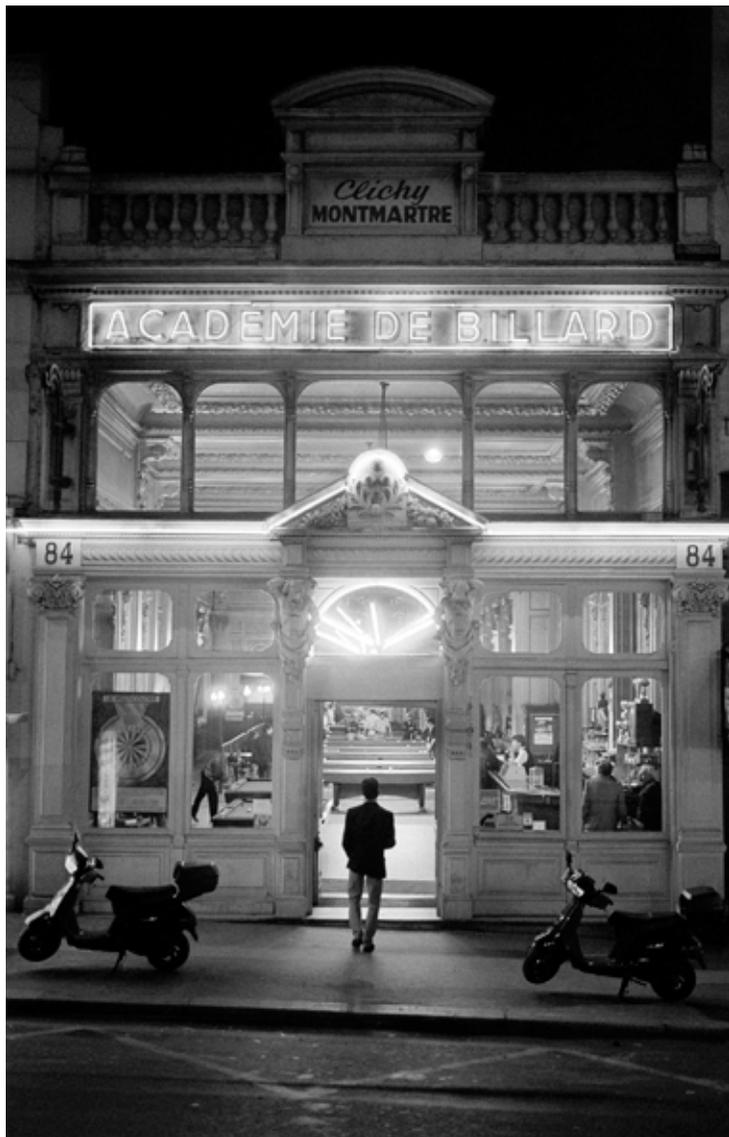
l y pénétra, finalement. Cent fois peut-être il était passé devant la porte, sans autre audace qu'un coup d'œil. L'endroit semblait profond, assez obscur, presque sans limite. Au-dessus de la porte, une inscription en lettres d'autrefois-:

ACADÉMIE DE BILLARD.

En rentrant chez lui, le soir, il s'interrogeait longuement sur ces mots. Était-ce un institut consacré aux grands noms de la discipline? Une sorte de sacré collège, ou de chambre haute, où des gardiens n'admettaient que des virtuoses reconnus?

*Académie* lui apportait aussi des souvenirs de la Grèce antique, des philosophes, d'Aristote, d'une sorte de grande école en plein air, sous les cyprès d'Athènes. Tout le bien-être de l'enseignement, d'un savoir

5

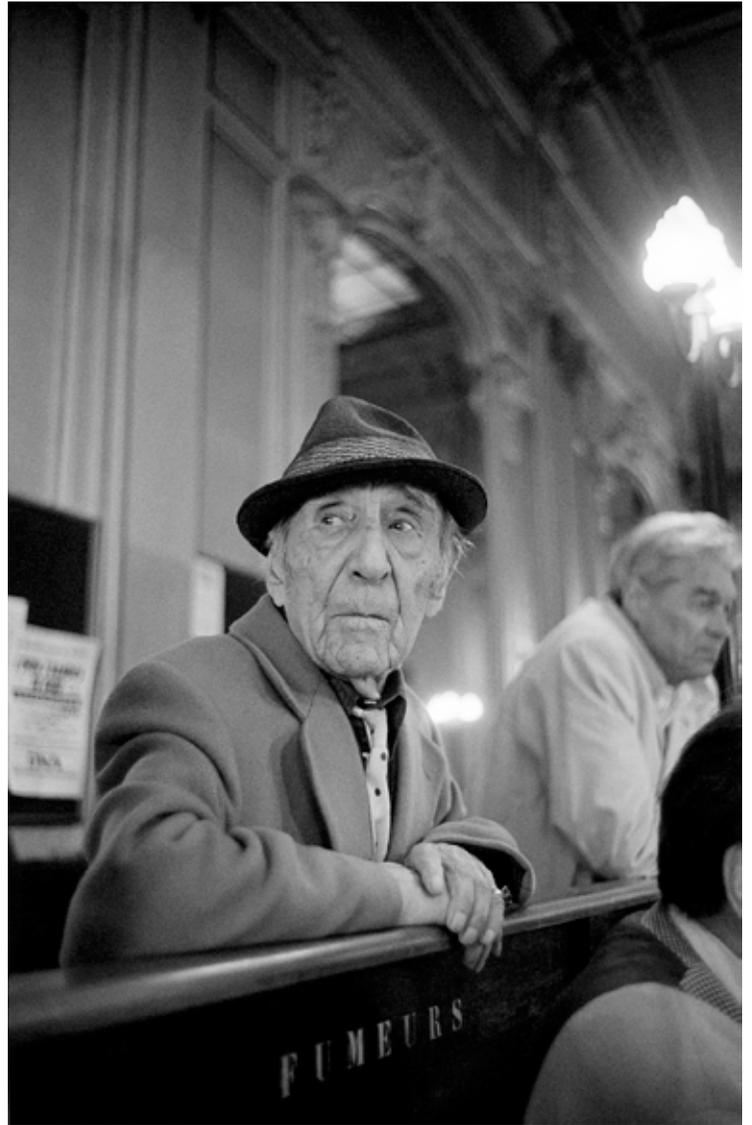


fait de causeries. Mais d'une part, à cette époque ancienne, on ne jouait pas au billard. Il le savait, il l'avait vérifié. Et d'autre part, l'établissement n'avait vraiment pas l'air d'une école. Parfois, il s'arrêtait à une trentaine de mètres et il observait la porte discrètement. Il voyait des hommes — surtout des hommes — et quelques femmes entrer et sortir, mais calmement, sans tenir un cartable ou des livres, sans donner l'impression d'être en retard, ou de ne pas avoir fait leurs devoirs. Parfois, avant de se quitter, ils échangeaient quelques mots sur le trottoir, se serraient la main.

Mille questions, donc.

*Académie de billard* -: cela signifiait-il, par exemple, que des gens spécialement désignés, ou cooptés, se réunissaient là pour parler, pour se donner des informations sur

7



l'histoire contemporaine du billard — pour travailler à un dictionnaire, peut-être-? Procédait-on à des élections-? Fallait-il briguer un fauteuil-? Il n'y tint plus. Il entra. Il eut aussitôt l'impression qu'il venait d'accomplir un geste grave, un de ces gestes qui changent une vie. D'abord, si nous faisons exception d'un bar et de trois ou quatre tabourets qu'il trouva à main droite en entrant, il vit en effet des billards, un grand nombre de billards (impossible de les compter en un instant) et il comprit que l'endroit méritait des'appeler *académie*, si vive, si aiguë lui parut l'application que chaque participant mettait à jouer.

Autrement dit: personne ne parut remarquer son entrée, personne ne lui demanda son nom, ses papiers, sa carte de membre, ni même ce qu'il désirait boire. Il comprit en un instant que les billards étaient ici plus importants que les individus.

On le laissa aller lentement dans la longue salle éclairée par d'étranges fleurs de néon où il ne put deviner aucun symbole (lui qui pourtant cherchait des signes partout) et aussi par d'autres lumières



9

particulières, aplaties, disposées au-dessus des tables de billard.

Il vit qu'une de ces lumières tremblotait et s'éteignait. Un homme qui jouait la frappa du tranchant de la main, sans même la regarder, et la lumière réapparut.

Un grand nombre des hommes qui se trouvaient là n'avait pas enlevé leurs chapeaux. Il se demanda s'il s'agissait d'un rite, ou simplement d'une habitude, mais il n'osait pas poser la question. Il se rappelait des photographies de foules, même populaires, dans les années 1920 ou 1930-: pas un seul crâne à découvert. Ainsi va le cours de l'histoire. À coups de chapeaux.

De hautes glaces disproportionnées, cernées de plâtre mouluré, des glaces qui n'avaient rien à faire là, s'alignaient sur les murs. Souvenirs d'une

11



salle de bal où les danseurs aimaient se regarder tourner-? Vestiges d'un restaurant qui avait voulu paraître plus vaste, plus profond qu'il n'était-?

Il vit même un homme âgé, vêtu de sombre, avec chapeau noir sur la tête, qui tournait le dos aux tables de jeu et lisait un journal, une cigarette sans filtre entre les lèvres. Il nota de l'œil tous ces détails. En regardant au passage par-dessus l'épaule de cet homme, il vit qu'il épluchait les pronostics des courses d'Auteuil.

Il connaissait les règles du jeu. Le billard — ce billard-là, que les amateurs appellent «-le vrai-» — se joue avec trois boules, une rouge et deux blanches. Avec l'une des blanches, il faut aller toucher les deux autres. C'est tout. Ajoutons que chaque compétiteur joue toujours avec la même boule blanche et que, à chaque coup réussi, on a le droit de continuer à jouer, et ainsi de suite. Cela s'appelle «-faire une série-».

Les boules sont en ivoire. Dans les quarante dernières années, on a vu apparaître des imitations, la plupart en matière plastique. Cela n'a rien donné de bon. Quelque chose, dans la densité de l'ivoire, ne peut se remplacer. Certaines positions portent des noms spécifiques, comme «-le massé-», «-le coulé-», «-le rétro-». On peut, selon les cas, jouer «-pleine bille-», ou «-bille en tête-», on peut aussi «-la jouer fine-», ou «-très fine-», ce qui se dit parfois «-un baiser de mouche-». On peut mettre de «-l'effet-» et aussi de «-l'effet contraire-». Il est bon de se méfier des «-couloirs-», qui semblent parfois happer la boule blanche et lui faire rater le point. On peut jouer «-direct-», ou «-en deux, en trois, voire en quatre bandes-».





15



Un joueur habile sait, en jouant, comment préparer les boules, comment les disposer pour le coup suivant. Il joue «-le rappel-». C'est un prévoyant.

Quand le coupestraté, c'est une «-fausse queue-».

La queue s'est contentée de glisser contre la boule sans la heurter convenablement — et cela s'accompagne d'un bruit désagréable de crissement, et aussi d'un juron, parfois.

De même en cas de «-bosse-». C'est ainsi qu'on appelle un choc malencontreux entre la boule du joueur et la deuxième boule qui, mal frappée au départ, peut revenir et heurter la première, l'empêchant ainsi d'atteindre la troisième. C'est pourquoi on entend souvent la même recommandation, autour des tables-: «-Gare à la bosse-!-»

La place de la main gauche — ou droite s'il s'agit

d'un gaucher — est essentielle. Elle doit être posée bien à plats sur le tapis vert, très équilibrée, et la queue doit glisser entre le pouce et l'index replié. C'est la position classique, qui suppose des variations pour certains coups particuliers. L'autre main, celle qui donne l'impulsion, celle qui frappe, se place à dix ou quinze centimètres de l'extrémité de la queue.

Doigts déliés, poignet souple, léger balancement avant la frappe-: c'est ici qu'apparaît le style, que certains — là comme ailleurs — mettent avant la réussite.

Quand il s'agit d'atteindre la seconde boule, ou les deux à la fois, si elles sont très proches l'une de l'autre, il faut bien calculer sa force initiale et «mourir dessus». On entend ça, parfois, quand on se faufile entre les tables-: «Il faut mourir dessus.-»

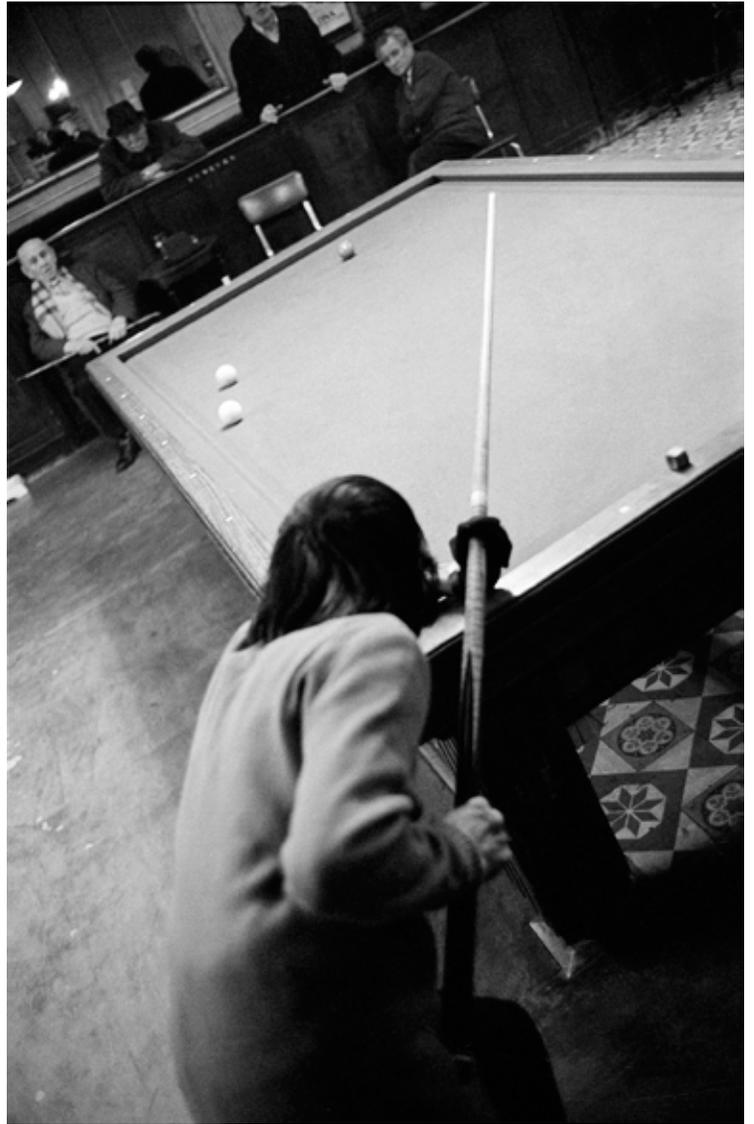
Etainsi desuite. Chaqueparticipant peututiliser le vocabulaire classique — ou inventer le sien.

Ainsi vivent les langues.

Autant le dire — et cela constitue une énorme surprise pour les non-initiés-: malgré l'apparente simplicité de l'équipement et des règles, ces trois boules dispersées sur la feutrine verte d'un billard offrent une variété de combinaisons qui nous conduisent aux portes de l'infini.

C'est un exercice illimité, un jeu à vertige. Le visiteur en connaissait tous les principes, car il avait lu plusieurs ouvrages là-dessus. Il avait même lu des histoires du billard, les récits des championnats du monde, des biographies, des essais. Mais jamais il n'avait osé se mesurer à l'appareil lui-même, à cette machine rectangulaire et

19



apparemment très simple qui n'attend qu'un homme. Jamais il n'avait pu se décider à saisir une queue, à frapper une boule, à tenter sa chance — à plus forte raison à défier un adversaire.

C'est parce qu'il connaissait — sans s'y être jamais mesuré — les possibilités véritablement extraordinaires de l'équipement qu'il avait pris courage et poussé la porte de l'*académie*. Pour s'offrir, à peu de frais, presque avec un air d'innocence, une vision du jeu cosmogonique.

Le billard se joue avec une queue, qui est en bois. Elle porte une extrémité en feutre serré, qu'on enduit d'une craie tout à fait spéciale, qu'on ne trouve que là, et qu'on appelle «-le bleu-». Le bleu se passe sur le sommet de la queue, pour faciliter le contact avec les boules, pour éviter

21







tout dérapage.

Les gestes des joueurs, comme on s'en doute, ont pu donner lieu à des allusions grivoises. Il les connaissait et ne les appréciait pas. D'ailleurs, ces plaisanteries n'amuse que ceux qui ne savent pas jouer au billard. Les autres les ignorent. Ils ne les entendent même pas.

La queue est au joueur de billard ce que la lance était au chevalier. C'est ainsi qu'il la tient, le bout teinté de bleu toujours dirigé vers le haut.

C'est un objet sacré, c'est le sabre du samourai, c'est le bâton du maréchal. Par moments, après un coup glorieux par exemple (qui peut être applaudi), la queue est hautement brandie par son possesseur. On croirait voir s'y accrocher une oriflamme.

25





26

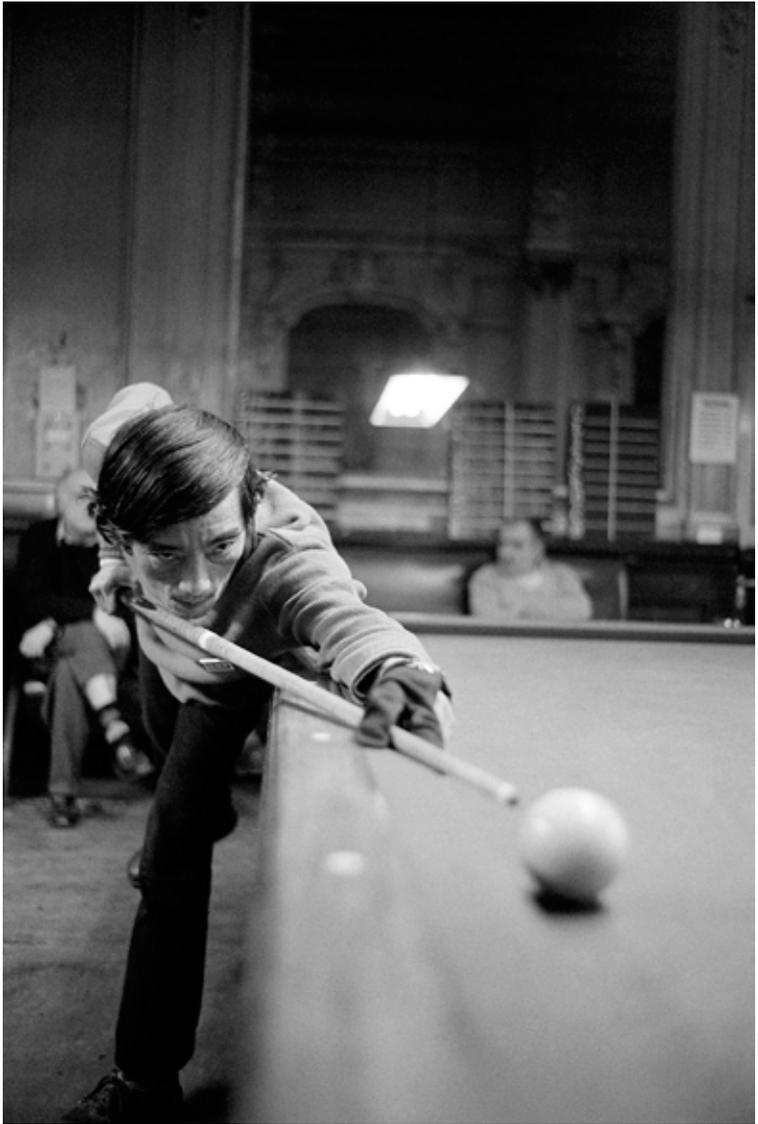
27



La plupart des établissements fournissent des queues ordinaires, qui peuvent être plus ou moins longues, plus ou moins lourdes (cela dépend du style et des habitudes du joueur), mais les vrais amateurs — et ils sont nombreux à l'*académie* — possèdent une queue personnelle, qu'ils ont fait confectionner sur mesure par un spécialiste, ou bien, le cas est fréquent, qu'ils ont héritée d'un parent, d'un ami. Transmettre une queue précieuse, une queue qui gagna des tournois, qui même participa à des championnats, est un acte d'honneur, presque un sacrement. On ne choisit pas n'importe qui pour léguer pareil instrument. C'est la remise d'Excalibur à Lancelot. Que la science accompagne l'objet : l'homme devras'en montrer digne.

Il vit plusieurs joueurs dévisser leur queue avant de la ranger, très soigneusement, dans un étui

29



capitoné, non sans l'avoir essuyé d'une étoffe douce. Après quoi, l'étui refermé, il fallait encore l'assurer de quelque élastique, pour éviter à tout prix que l'étui pût s'ouvrir — un choc dans la rue, par exemple, ou dans le métro — et que la queue s'endommageât d'une manière irréparable. Car il faut bien le dire : les bons réparateurs de queues se font rares. Elles viennent d'Extrême-Orient, maintenant. Irai-je à Séoul en cas de blessure ?

Il savait aussi que le billard, qui se joue à deux, à trois ou à quatre, ou même par équipe, peut aussi se jouer individuellement. C'est même le seul jeu de ce genre que nous connaissions — comme si un joueur de tennis pouvait s'affronter lui-même.

Un joueur s'installe seul à une table, le monde autour de lui s'abolit aussitôt et il s'élançait dans la lutte, pareil à un navigateur solitaire. Il se divise en deux, il s'appelle tantôt Albert tantôt Baptiste, lesquels jouent de leur mieux à tour de rôle — et sans tricher. Sans pousser une boule avec la main, par exemple, ce qui serait un déshonneur personnel, intime, à jamais inscrit dans une âme. Et il compte les points pour l'un comme pour l'autre. Et il les marque, avec un bout de craie. Tant pour Albert que pour Baptiste. À la fin, le vaincu paye un verre à l'autre. C'est l'usage. C'est pourquoi, à l'*académie* ou ailleurs, on peut voir tant d'hommes qui boivent seuls.





33



Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans la longue salle, il voyait se dresser devant lui des personnages qu'il croyait évanouis depuis longtemps.

Ces vêtements, ces attitudes-: à quelle époque du monde appartenaient-ils-?

Ils pouvaient avoir vécu un siècle plus tôt, comme si, dans cette atmosphère-là, certaines formes résistaient au temps, qui est le père des modes. Comme si une silhouette, un style, une manière de tenir sa canne ou de mettre sa main dans sa poche, s'étaient figés une fois pour toutes à un certain moment de l'histoire, pour ne plus changer.

Il avait lu, dans des chroniques d'autrefois dont il était naguère friand, que certains individus portaient encore des culottes à la française (le père Goriot, par exemple, tel que le décrit Balzac)

sous la Restauration, comme si l'Ancien Régime tant aimé était toujours là, comme si la Révolution et le Premier Empire, tant détestés, n'avaient été qu'un sombre rêve.

Mais ici, dans l'académie de billard de la rue de Clichy, à Paris, à quoi s'accrochait-on? Quels souvenirs voulait-on effacer? Oui, ceux de la Seconde Guerre mondiale, peut-être, des massacres, des destructions, et aussi de tout ce qui suivit, le déchaînement industriel, commercial, la fin des colonies, le dieu pétrole, l'entrée en fanfare de l'informatique, les autoroutes, les voyages organisés.

Tout cela lui paraissait nié par un seul regard, par une chemise à pois exactement assortie à une cravate, par une casquette posée comme l'eût fait Lino Ventura voulant se déguiser en honnête citoyen (dans un film de Melville, peut-être),

par une longue mèche coupant le front comme un fromage, et ce regard noir, et cette cigarette éteinte sans filtre là aussi, que le joueur va peut-être allumer comme une récompense, si cette fois il réussit son coup.

De quelle imagerie, se demandait le visiteur, viennent ces visages, qui sont à l'opposé de ceux qu'on voit à la télévision, ou dans les magazines consacrés aux célébrités-?

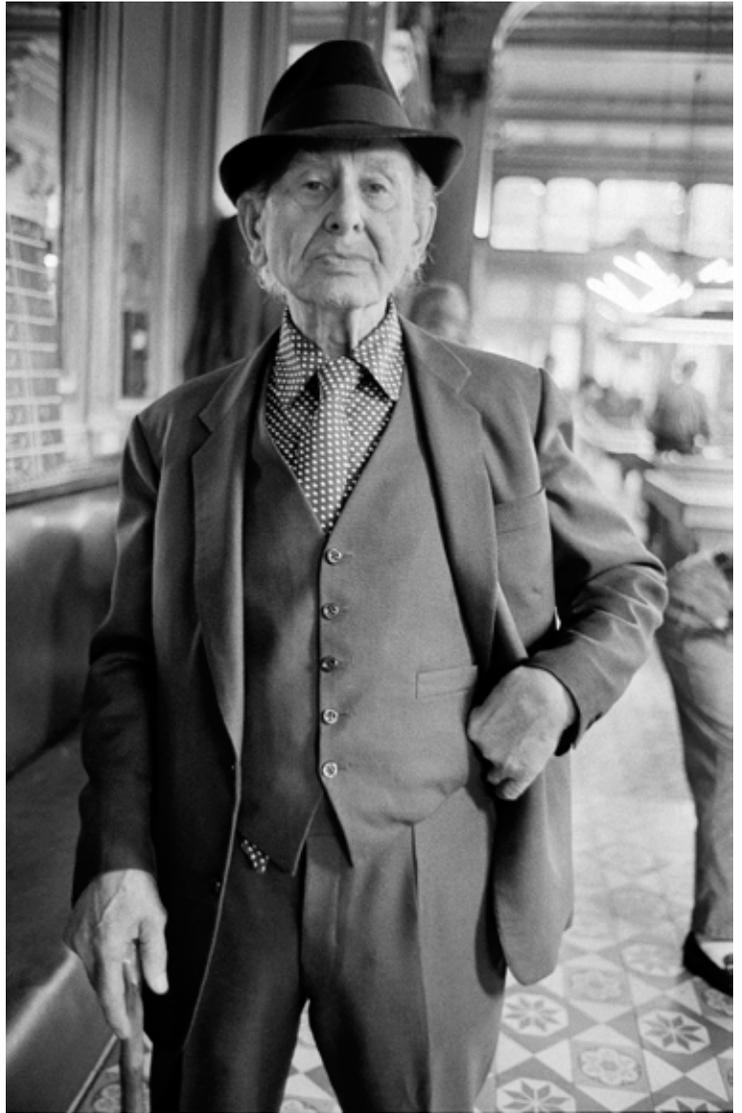
D'où viennent ces mains-? Ces yeux-?

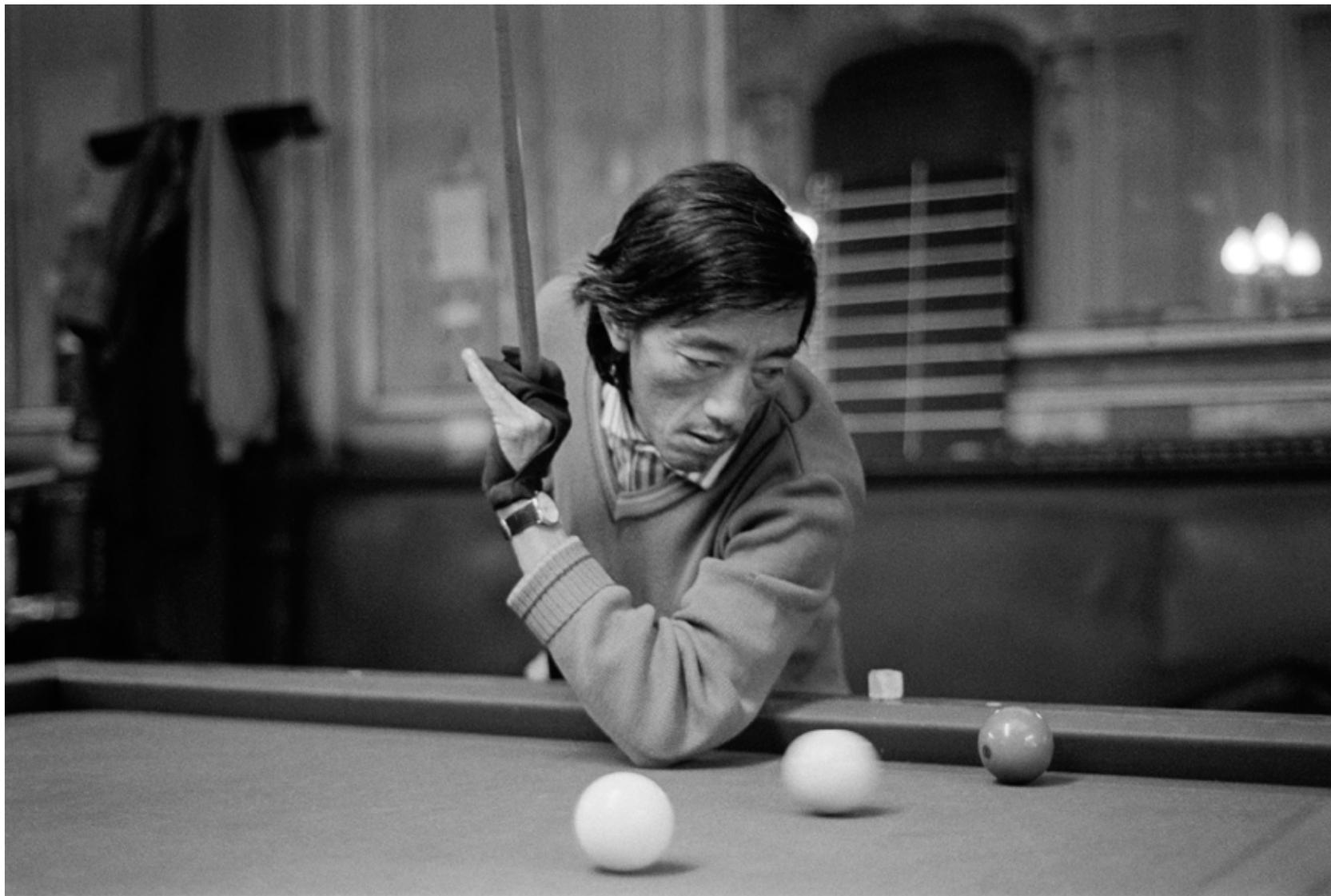
Avait-il par mégarde pénétré dans un territoire préservé de l'usure générale du monde, dans ce que dans certains romans on appelle une poche, une brèche ou une fissure-?

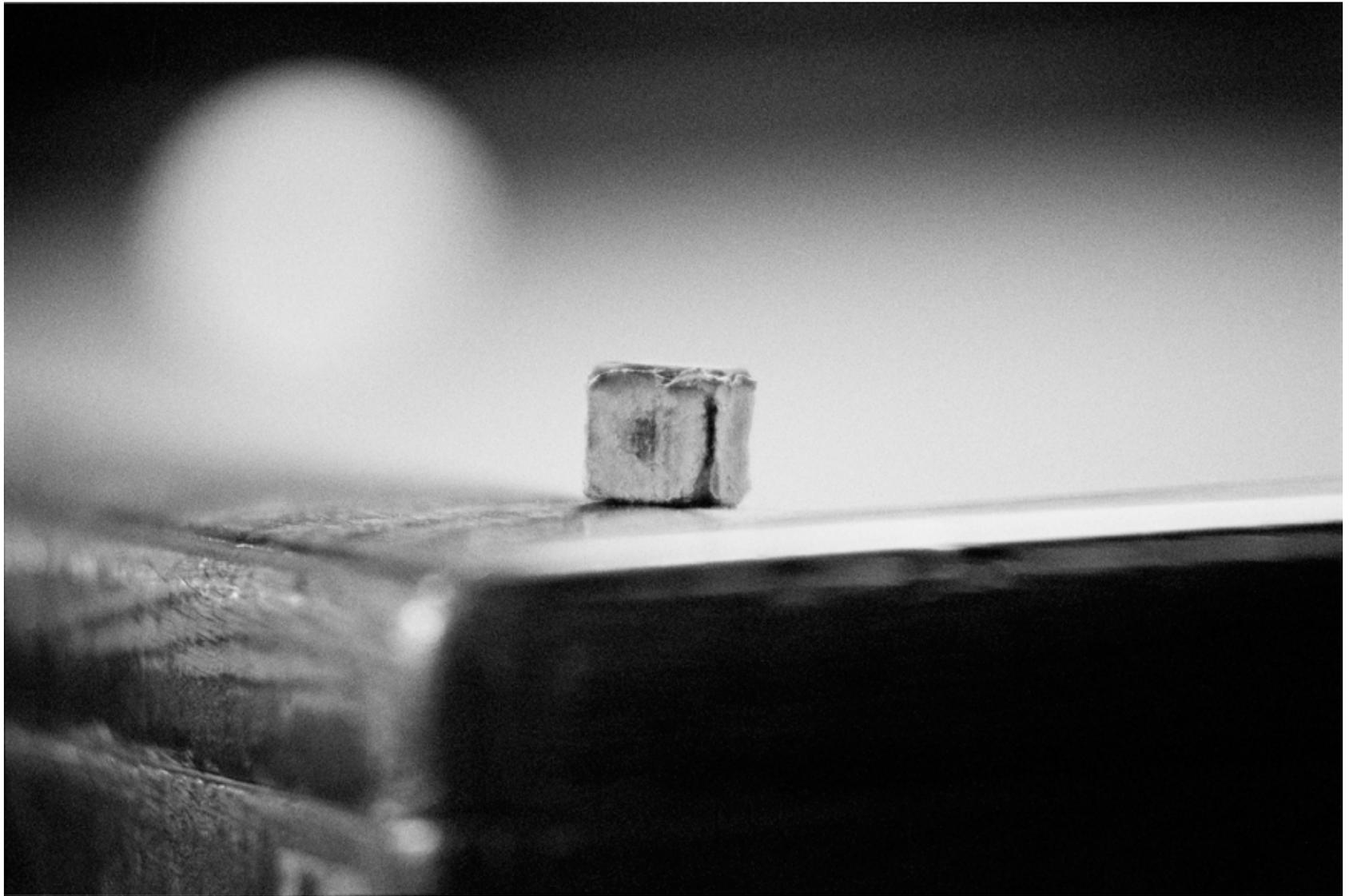
N'aurait-on pas franchi une porte interdite-?

Il en vint à se dire, tandis qu'ils'avançait lentement entre les tables dans une odeur de tabac froid, attentif au bruit des boules qui s'entrechoquaient,

37







seul bruit qu'il lui paraissait possible d'identifier dans un silence fait de murmures, de quelques soupirs de déception et par moments, mais très rarement, d'une interjection brutale et même grossière, à se dire qu'il était entré au royaume des ombres.

Ce sujet le tracassait. Il y pensait souvent. Il relisait le livre-*VI* de l'*Énéide* et d'autres récits de descentes dans l'autre monde, celui de Dante, évidemment, et d'autres voyages moins connus. Persuadé que c'est dans ce monde-ci que nous devons rechercher l'au-delà, le décrire et même le vivre (car après la mort il sera trop tard), il supposait que certains endroits de la Terre n'étaient qu'une parcelle bien maquillée, bien déguisée, des lieux que nous redoutons de connaître un jour et que nous ne savons pas nommer.

41



Il se disait qu'il en est des royaumes des ombres comme des châteaux féeriques ou des clairières où viennent les démons: des territoires imaginaires, c'est-à-dire conçus à notre image — mais comme de grands esprits, partout dans le monde, persistaient à prétendre que la réalité n'existe qu'au moment même où nous la percevons, qu'elle n'est peut-être qu'une illusion dans le grand tourbillon des espaces, il se disait que la chambre de Barbe bleue avait peut-être autant de réalité, autant d'existence, que tel ou tel massacre offert aux yeux par la télévision. C'est pourquoi quelque chose l'obsédait dans les descriptions littéraires — ou cinématographiques — de l'au-delà.

Une partie de sa vie se consacrait à cette rêverie qui pouvait parfois se transformer en recherche

active, même s'il ne voulait jamais se l'avouer. Il lui arrivait de rôder devant un pavillon de banlieue où un couple sans âge donnait des cours de danse «-tous niveaux-», ou bien devant un musée d'objets japonais qui n'ouvrait qu'une demi-journée par semaine, ou encore en face d'une péniche amarrée près de l'île de la Jatte, à l'entrée de laquelle une pancarte abîmée et en partie déclouée, affirmait qu'on y dressait des reptiles et des poissons «-pour le music-hall et le cinéma d'action-».

L'académie de billard du 84, rue de Clichy entrait dans cette catégorie de territoires réservés dont aucun chiffre d'affaires ne pouvait justifier l'existence et où des personnages peu souriants, sous un prétexte quelconque (ici le billard), se rencontraient, se frôlaient un moment et disparaissaient sans prévenir pour aller

s'endormir, ou chercher vainement le sommeil, dans une chambre où personne, parmi les habitués de l'*académie*, n'était admis. Il se rappela que, un moment plus tôt, alors qu'il se décidait enfin à entrer, il n'avait pas remarqué, sur le trottoir de la rue de Clichy, deux masses sombres de chaque côté de la porte, qui étaient sans doute des sphinx vigilants, ou même des griffons, des chimères, et qu'il avait pris pour des scooters. On n'est jamais assez attentif, se disait-il. Le monde où nous vivons est décidément criblé de signes. Toute notre quête est de les reconnaître.

Il entra maintenant dans la partie centrale de la salle, où des hommes silencieux, de tous âges, continuaient de jouer avec la même étrange application, ne semblant s'intéresser qu'à la partie en cours, au cheminement toujours renouvelé des boules, qui tantôt se heurtaient et tantôt s'évitaient. Il remarqua qu'il devait faire assez chaud, car la plupart, joueurs ou assistants, avaient retiré leur veste.

Il constata que la pendule, à gauche sur le mur, était arrêtée.

Sur les tableaux destinés à marquer les points, il vit que cela se faisait au moyen de



45

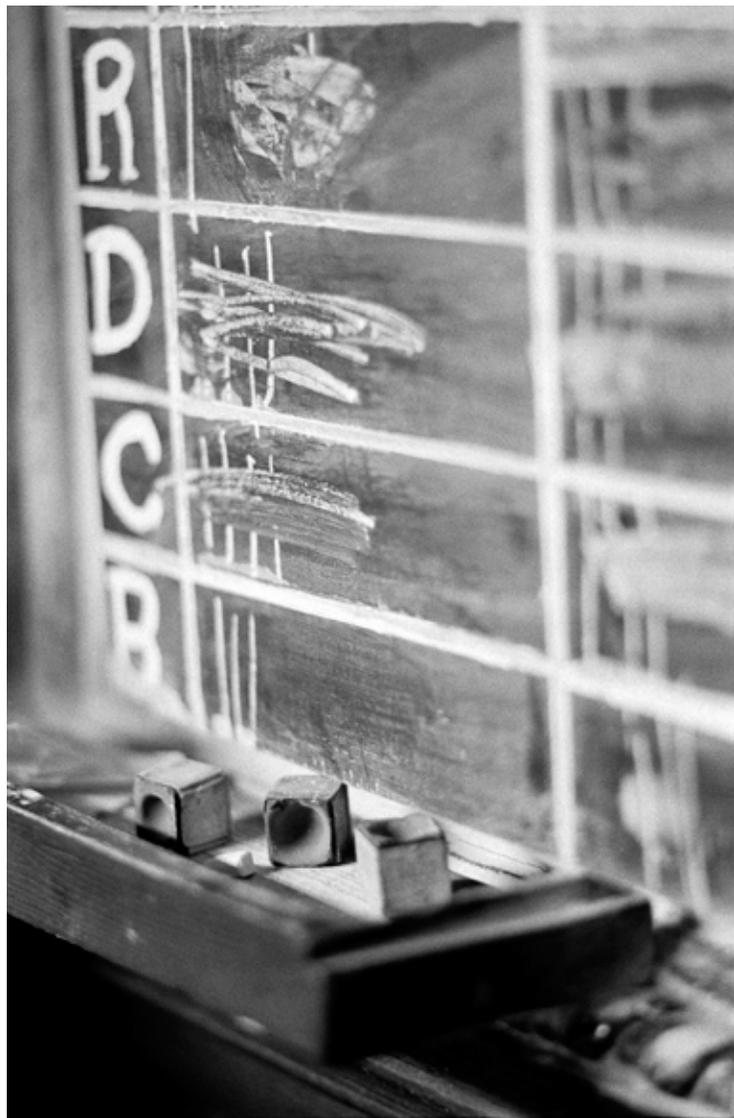
bâtonnets-: quatre verticaux et un horizontal, ce dernier parfois remplacé par un zigzag rapide, ou bien par un coup de chiffon.

Quatre plus un font cinq. On marquait donc par cinq, comme font les chasseurs pour compter le gibier abattu, et aussi dit-on certains dictateurs, et les tueurs en série.

Ilsedit-: sont-ils, comme Sisyphe ou les Danaïdes, condamnés à répéter toujours les mêmes gestes-? Est-ce dans la répétition, dans la monotonie, qu'ils accomplissent leur châtement éternel-? Ont-ils gonflé l'enfer antique, où coulent aujourd'hui la bière et le pernod-?

Ce jeune homme brun, aux doigts de la main droite chargés de lourdes bagues, assis au coin d'un tout petit billard — à trous, celui-là, comme ce qui se joue dans les pays anglo-saxons — qui regarde une jeune gauchère viser avant de frapper, porte

47







sur son visage de futur matador une mélancolie singulière que rien à son âge ne pourrait justifier sinon une condamnation inéluctable à rester là, à regarder sans fin une joueuse maladroite rater son coup, tandis que quelques ombres sans relief, dispersées, passent derrière lui sans même savoir qu'il est là.

La rue, derrière la vitre-: des lumières vagues, presque sombres. La télévision, au-dessus du bar-: personne ne la regarde. Elle ne retransmet rien, c'est à parier.

À droite, posé sur un genou comme dans le portrait de M.-Bertin par Ingres, une main. Celle du grand juge-? Celle de celui qui décide, de celui qui dit que le châtiment n'est pas, ne sera jamais accompli-?

Ou bien est-ce le paradis-? Sont-ils les élus, parvenus en bout de course à la récompense

51



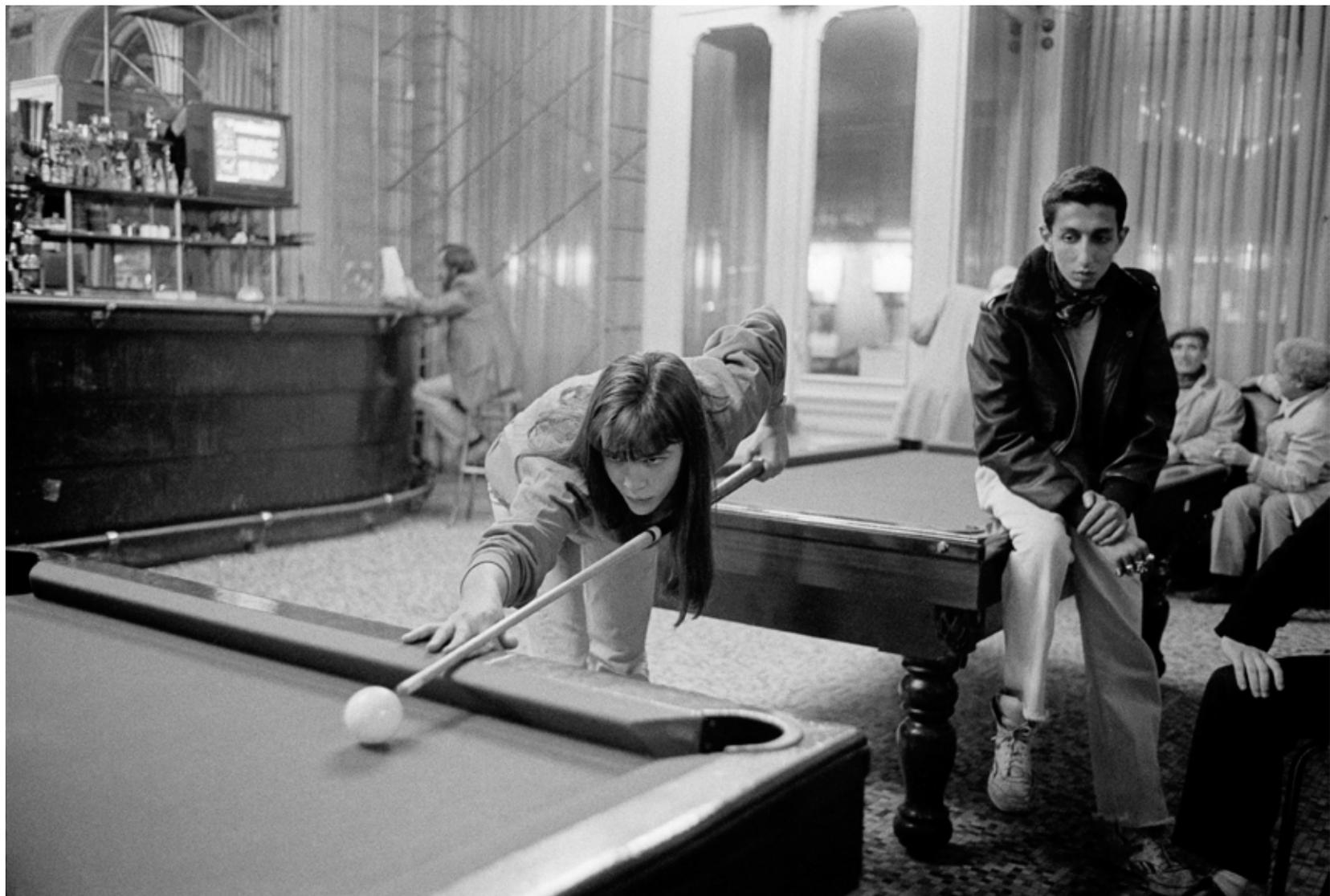
promise-: jouer, pour le reste de temps, au billard-? Cela paraît plus vraisemblable qu'un châtement. Oui, ils sont des justes. Ils ne portent aucune marque de souffrance. Pas de clous dans les mains, pas de chaînes aux pieds. Ce qui, dans leur vie terrestre a nourri leur vie, est devenu maintenant leur occupation permanente. Au risque, bien sûr, de se laisser entraîner à la longue dans les territoires de l'ennui, car chacun sait qu'un bonheur imposé devient assez vite insupportable. Ainsi la récompense arrive-t-elle à se confondre avec la punition.

Est-ce le cas-? Peut-être, se disait-il. Ainsi s'expliquerait la mélancolie qui pèse sur le visage du tout jeune homme.

Il en était là de ses rêveries quand il tomba sur un démonstrateur. Jusqu'alors, il n'avait rencontré que des amateurs, qui jouaient au billard pour montrer leur adresse et pour, si possible, l'améliorer. Il voyait à présent un professionnel.

Dans le jeu normal, quand un coup est réussi, le joueur joue encore, et encore. Mais certains joueurs ont atteint une telle capacité qu'ils peuvent jouer indéfiniment. Par exemple, ils groupent les trois boules contre une bande et les font avancer ainsi, à tout petits coups, l'une touchant chaque fois les deux autres, autour de la table. Ils sont capables d'enchaîner des séries de cent, deux cents points. Cela devient rapidement monotone et détruit l'intérêt de la compétition.

Aussia-t-on inventé des difficultés, par exemple le jeu dit «-en trois bandes-». Il faut que la bille blanche avec laquelle



on joue frappe trois bandes avant d'atteindre la troisième bille.

C'est naturellement plus dur, car il faut éliminer les combinaisons simples et chercher avec constance la difficulté.

Et pourtant, là encore, les grands démonstrateurs arrivent à jouer sans interruption. Il a fallu inventer des complications supplémentaires, acrobatiques, dessiner sur la table des chemins compliqués que les balles doivent parcourir.

Arrivent enfin les démonstrateurs professionnels, qui ont inventé leurs propres figures, qu'ils sont souvent les seuls à savoir accomplir. Ils prennent parfois des positions surprenantes, tout en gardant toujours un pied à terre, car c'est la règle du jeu. Impossible de s'asseoir sur le bord d'une table pour jouer, ou de s'allonger dessus.

55



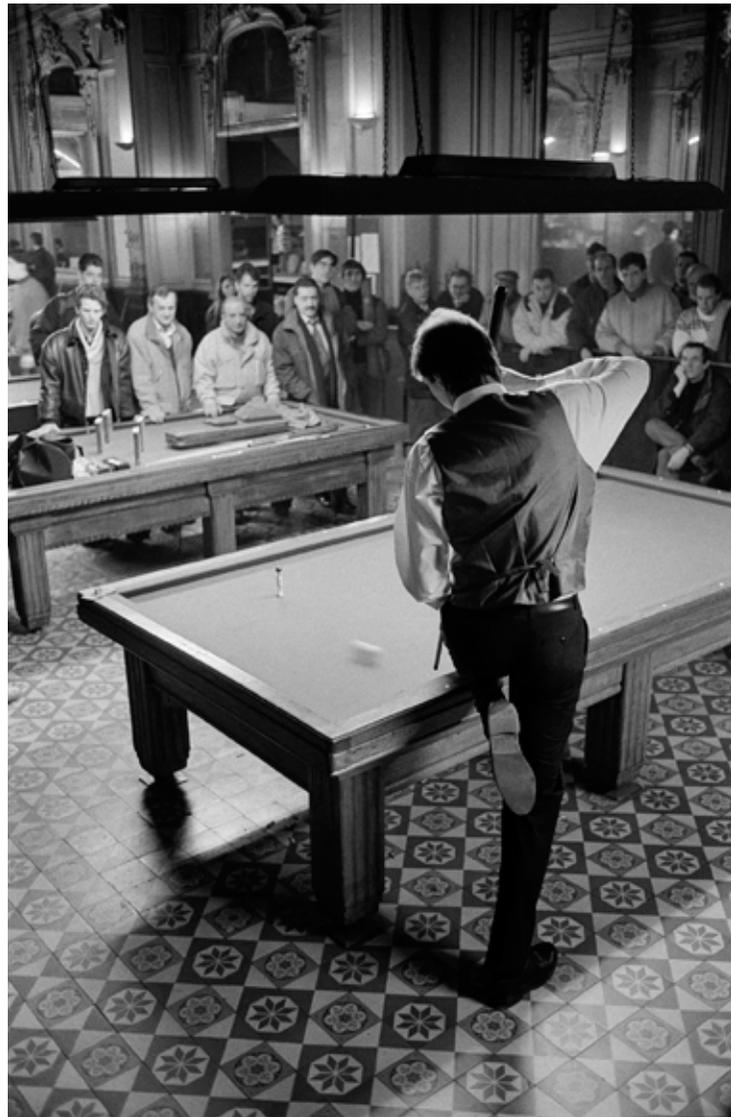
La disqualification serait immédiate.

Le démonstrateur, qui est en manches de chemise, pantalon noir et gilet de satin comme les champions de *snooker* à la télévision (le *snooker* est une version abâtardie du billard classique, et les fidèles préfèrent l'ignorer) peut utiliser divers accessoires, comme une petite grille, qu'il place en un certain endroit, ou des arches en bois qu'on appelle des portes.

Entre ses doigts passe une sorte de fluide magnétique qui sème l'esbroufe chez les joueurs au quotidien. Le bois et l'ivoire lui obéissent, la bille part, s'arrête, revient, virevolte. Elle est animée d'un mouvement qui lui est propre, qui n'appartient qu'à elle, comme si elle était programmée par quelque système électronique complexe.

Mais non. Tout est dans l'impulsion ini-

57



tiale, dans ce premier choc où la main ouverte prend des allures d'archange danseur et frappe, avec la force ou la douceur qu'il faut, au dixième de millimètre près. Cela lui rappela soudain les leçons d'anatomie d'autrefois, le tableau de Rembrandt et d'autres.

Dans l'assistance — rien que des connaisseurs — il sentit tous les souffles suspendus. Chacun sait que ce geste, le répéterait-il mille fois, lui est à jamais interdit. Il se contente donc de le voir s'accomplir par un autre, un peu comme, au cinéma, un acteur choisi pour ce rôle conduit jusqu'à son lit la femme inaccessible — et nous sommes là à le regarder. C'est en notre nom qu'il la possède et même, parfois, qu'il la trahit.

Le démonstrateur démontre l'impossible. Il dépasse l'humain. Il est la star de l'*académie*.

Sans doute se produit-il aussi dans d'autres lieux — mais les amateurs de vrai billard se font rares, les salles disparaissent et là aussi nous voici colonisés. C'est l'établissement qui le paye, s'imagine le visiteur (il n'en sait rien), à moins qu'il ne fasse la manche à l'issue de son exercice. Ou alors les deux.

L'étui de son outil est posé sur une autre table. On y voit aussi quelques livres. Sans doute des manuels à développer notre adresse. Des manuels dont il est l'auteur, et qu'il vend sans doute, et qu'il signe.

Ce jour-là, devant l'assemblée des ombres attentives, le démonstrateur demanda même à une partenaire de s'allonger sur la table et de rester là sans bouger, ce qu'elle fit. Une des boules devait sauter par-dessus le corps de la jeune

femme pour aller frapper la boule rouge. Et le coup réussit. Il entendit quelques murmures de puristes protestant contre le côté superflu et même un peu bidon de ce truc-là. Mais ils formaient une minorité. La plupart admiraient l'exploit. Et quelques-uns même applaudissent, avec leurs mains tachées de bleu.

Dans cet espace sans limites précises, aux murs garnis de glaces inutiles — personne n'a besoin de glaces dans une salle de billard, personne ne se regarde jouer, cela ne pourrait provoquer que des confusions dans les attitudes —, dans cet espace, donc, dont il ne pouvait pas dire les dimensions, même approximatives, le temps même jouait à n'être plus le temps.

Semblables à d'autres époques qui semblaient se mêler à l'époque présente, les heures de cette soirée se succédaient anormalement. À peine le visiteur achevait-il de traverser la salle et apercevait-il le mur du fond qu'il entendit un bruit derrière lui, ou plutôt une absence de bruit, comme si toutes les parties venaient subitement de s'interrompre, et les brèves conversations de s'éteindre.



61

Il se retourna-: plus un seul joueur. À travers les vitres de la façade, il croyait voir dans la rue la lumière pâle d'un début de journée, ce qui était inconcevable, car il venait d'entrer depuis une vingtaine de minutes à peine. Un employé transportait les chaises, les petites tables. L'établissement venait de fermer, juste avant l'aube, et les clients s'étaient volatilisés en un instant, comme dans un conte enchanté.

Deux autres personnages étendaient sur les tables des tissus de protection, des housses. La longue salle, métamorphosée, semblait un hôpital de campagne dans l'attente des premiers blessés, ou un dortoir au début des vacances.

Peut-on dormir sur un billard-? Il se le demandait, et n'obtenait qu'une réponse insistante-: uniquement

63



en temps de guerre, quand les hôtels sont archibondés ou bien détruits par un bombardement, quand il ne reste aucune place nulle part, alors oui, on pouvait dormir sur un billard, même en couple avec un enfant (cela dépend de la taille de la table) — sinon la feutrine du tapis vert est trop précieuse pour qu'on l'expose aux cauchemars des réfugiés.

Une guerre venait-elle de se déclencher à l'improviste-? Rien d'impossible, se disait-il, car les guerres ne se préparent plus, ne se désirent plus, ne se déclarent plus comme autrefois. Tous ces hommes qui s'entassaient dans des trains les menant à la mort, des hommes souriant, chantant, à qui des femmes offraient des fleurs pas chères...

Fini, tout cela. Les vieilles guerres, il faut oublier. Aujourd'hui on meurt sans savoir pourquoi ni comment. Même les officiers ont perdu l'amour de la guerre.

Il tendait l'oreille, guettant des sirènes d'alarme ou même le grondement d'une escadrille, mais il n'entendait rien de semblable. Il ne percevait que le bruit humide d'une serpillière qui frottait le carrelage, un bruit somme toute assez tranquille, assez rassurant.

Une nouvelle odeur s'étendait, celle d'une vieille lessive luttant contre les carreaux froids, d'une lessive ou d'une eau de Javel d'autrefois-: difficile à dire.

Sur les tables de billard recouvertes de housses, le manieur de serpillière, lui aussi égaré dans l'espace et le temps sans doute — mais il faisait son travail, il avait quelque chose à quoi se raccrocher, une activité qui, pour le moment, au moins, l'empêchait de penser — avait installé chaises et tabourets pour libérer le sol, qui était à ce



moment-là son domaine.

Les lumières de la salle restaient encore allumées. Le visiteur se dit que ce nettoyeur courbé, qui portait un chandail à losanges hors mode, comme on en trouve encore au marché aux puces ou dans certaines boutiques obscures du dix-huitième arrondissement, allait sans doute se coucher vers huit heures du matin, son travail terminé, pour dormir jusqu'au milieu de l'après-midi.

Une vie mal balancée, un sommeil peu profond, avec un carrelage luisant comme fond de rêve.

En se plaquant contre un des murs, dans un coin d'ombre, il avait réussi à rester là, seul après le départ soudain des clients. La salle vide était à lui. Il entendait quelque part, dans une arrière-salle sans doute, les échos d'un seau qu'on

rangeait, de la serpillière qu'on accrochait. Un placard ouvert, puis fermé. Et toujours l'odeur de lessive, mais moins forte.

Il sortit de sa cachette et tenta de se diriger subrepticement vers la sortie, craignant de laisser des traces de pas sur le sol lavé. Mais rien. En se retournant, il vit qu'aucun sillage ne le suivait, comme si ses pas étaient si légers qu'ils ne frappaient même pas les carreaux de faïence (eux aussi d'époque). Personne derrière le bar. Pas un soupir, pas un frôlement. Il s'avança vers la porte et soudain, alors qu'il tendait la main vers la poignée, il entendit un bruit derrière lui, un bruit sur lequel il ne pouvait pas se tromper : deux boules d'ivoire qui venaient de s'entrechoquer et — cinq ou six secondes plus tard — un autre bruit, presque le même : la boule blanche, achevant sa course,



68

69



venait de toucher victorieusement la troisième boule.

Il resta immobile pendant ces cinq ou six secondes, sans se retourner. Puis il le fit. Il jeta ce qu'on appelle un dernier regard, par-dessus son épaule gauche.

Et il vit qu'ils étaient toujours là, certains d'entre eux en tout cas. Ils jouaient encore. Deux hommes fumaient le cigare. L'un de ces cigares, très long, venait juste d'être allumé, ce qui signifiait que son consommateur avait l'intention de rester là un bon moment (à cette heure matinale, on ne va pas fumer tout un cigare dans la rue).

Il vit même, à vrai dire dans une sorte de halo imprécis, quelques clients, assistant tout autour des billards, comme s'ils voulaient assister à ces joutes de l'aube. Il vit que les housses avaient été aspirées comme par une tornade soudaine, sans qu'il s'en rendît compte.

Il vit que le jeu continuait.

Pourquoi? Comment? Il ne pouvait pas le dire. Il ne pouvait même pas imaginer une explication. Les silhouettes qu'il apercevait lui semblaient soudain hors de toute mesure. Des héros dégradés? Des dieux oubliés qui se



71

retrouvaient, dans cette *académie*, pour taper dans des boules qui leur rappelaient des planètes? L'homme au long cigare droit était-il Zeus tonnant en personne? Et cette haute silhouette maigre à l'affût, dissimulée sous une chemise rayée: Ajax? Hermès? Don Quichotte?

Avait-il atteint par inadvertance — ou par chance —, en poussant ce soir-là la porte vitrée de l'*académie*, cette région inaccessible, mais certifiée, réelle, indiscutable, où les personnages de fiction venus du mythe ou du roman trouvent la vie qu'ils méritent, une vie sans fin, sans passion, sans grand-chose à se dire au fond, mais une vie véritable, dont on pense qu'ils ne peuvent pas se séparer volontairement, car le génie de leur créateur leur a procuré l'immortalité? Et comme il faut bien occuper ces immortels généralement désœuvrés, avait-on choisi comme résidence

73



durable une académie de billard-?

Un frisson de peur l'agita. Il se dit que peut-être une force secrète allait l'empêcher de sortir et qu'il resterait à jamais dans ce lieu indécis, ce lieu sans lieu, où les portes ne s'ouvrent que dans un sens.

Mais rien de tel ne se passa. Il sortit comme il était entré. Il retrouva le mouvement diurne de la rue de Clichy, des voitures, des passants, quelques coups de klaxon, un mendiant assis sur le trottoir, un bout de carton posé devant lui-: J'AI FAIM.

Il jeta un coup d'œil en arrière. Le soleil du matin se réfléchissait violemment sur les vitres de l'*académie*.

Il ne put rien voir à l'intérieur.

Il rentra chez lui.

Il revint cinq semaines plus tard. La façade n'avait pas changé.

Il poussa la porte-: elle était fermée. Quelqu'un vint lui ouvrir, le visage peu aimable. Il entendit que cet homme, ce gardien, ce portier, lui demandait son nom, son numéro de carte de membre.

En un instant, il comprit que tout avait changé depuis sa première visite. Une époque s'effaçait enfin devant une autre.

Il n'insista pas.

Il se retira sans un mot et il n'est jamais revenu.





Benoît Rajau dédie son travail à Isabelle, ses parents et ses sœurs.

Il remercie tous ceux qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre,

à la réalisation de ce livre et tout particulièrement M. Luc Richard pour sa confiance, ainsi que :

Elsa & Hervé Hughes, Éric Karsenty, Fabien Laze, Alain Mingam, Pascale Rossignol,

Hélène & Yves Rousselet, Jean-Noël de Soye.

Et toutes les personnes photographiées.

Merci à Pierre Richard de l'atelier Synopsis.



Les images de ce livre ont été prises entre mars 1991 et janvier 1996  
à l'Académie de billard Clichy-Montmartre – 84, rue de Clichy 75009 Paris  
© Benoît Rajau (<http://www.benoit-rajaou.com>)

Bureau éditorial: Marion Diez (Éditions Nicolas Chaudun),  
Adeline Souverain (Paris-Musées)  
Conception graphique: Sylvie Vermeille  
Numérisation des films : Synopsis.

© Éditions Nicolas Chaudun, 2006  
ISBN: 2-35039-018-7  
7, rue des Francs-Bourgeois  
75004 Paris

© Paris-Musées, 2006  
ISBN: 2-87900-968-5  
28, rue Notre-Dame-des-Victoires  
75002 Paris  
[www.parismusees.com](http://www.parismusees.com)

Diffusion: Actes Sud  
Distribution: UD (Union Distribution)  
AS 2946

Dépôt légal: mars 2006  
Achevé d'imprimer sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery (Clamecy)  
en février 2006, pour le compte des Éditions Nicolas Chaudun.